

LA PESANTEUR ET LA GRACE DU PUR AMOUR CHEZ SIMONE WEIL

"Mon étrangeté légitime"
René Char

"Le malheur sans aucune consolation est une des clefs par lesquelles on entre dans le pays pur (...), dans le pays du réel" écrivait Simone Weil dans une lettre adressée à Joë Bousquet, le 12 mai 1942, poursuivant, "cet amour divin qu'on touche tout au fond du malheur, comme la résurrection du Christ à travers la crucifixion". Un amour qu'elle nommait surnaturel et qui avait pour partenaire un Autre absolu. Un amour qui s'interdisait toute pensée de compensation, toute tentation de consolation, toute idée d'une finalité : "Je ne dois pas aimer ma souffrance parce qu'elle m'est *utile*, mais parce qu'elle *est*", notait-elle auparavant dans un de ses nombreux cahiers.

La lecture de la biographie de Simone Weil par son amie Simone Pétrement m'a laissée dans un profond malaise.

Simone Weil s'est laissée mourir de faim, de tuberculose, refusant de se faire soigner. Elle meurt le 17 août 1943. Seule, exposée et vulnérable, se saisissant de cet Autre dans une "extase blanche" dont parle Michel de Certeau dans « La faiblesse de croire », c'est-à-dire, dans la mort même. "J'ai toujours cru que l'instant de la mort [...] c'est l'instant où pour une fraction infinitésimale du temps, la vérité pure, nue, certaine, éternelle, entre dans l'âme", confit-elle dans une lettre au Père Perrin en juin 1942, lettre qui constitue son autobiographie spirituelle.

Simone Weil est née le 3 février 1909 au sein d'une famille juive largement assimilée. Jeune intellectuelle, agnostique, nourrie de philosophie grecque, poussée par "une nécessité intérieure" à entrer en contact avec la "vie réelle", "la voie du malheur" va lui permettre de rencontrer Dieu, lorsqu'elle sera elle-même "dans une des formes extrêmes du malheur présent" (Notes de Londres).

Simone Weil va ainsi découvrir à l'usine, dans les années fin 1934/35 une des formes de l'extrême malheur.

Elle découvre la dureté physique du travail, la détresse sans espoir, la dégradation sociale humiliante. Ce fut une expérience très violente, d'autant qu'elle était assez

faible physiquement, très maladroite et souffrait depuis l'adolescence de violents maux de tête. Le travail à la chaîne fut un enfer, une source d'épuisement et d'écrasement physique et moral. Expérience qu'elle décrit dans "La Condition ouvrière" : "Toutes les raisons extérieures, je les ai crues intérieures auparavant sur lesquelles s'appuyait pour moi le sentiment de ma dignité, le respect de moi-même, ont été en deux ou trois semaines radicalement brisées sous le coup d'une contrainte brutale et quotidienne...", pas de sentiment de révolte mais de la docilité, "une docilité de bête résignée : il me semblait que j'étais née pour attendre, pour recevoir, pour exécuter les ordres, que je n'avais jamais fait que ça, que je ne ferais jamais que ça. Je ne suis pas fière d'avouer ça. C'est le genre de souffrances dont aucun ouvrier ne parle. Ca fait trop mal même d'y penser". L'usine est tombée sur Simone Weil de tout son poids de corps marqués, souffrants, de vies rognées. L'usine a le poids d'un monde qui coupe, casse, plie. Elle est "fusillée de douleur", elle éprouve "le poids de la force", "subie la pesanteur, le poids du monde".

Elle ne cessera de questionner cette passivité, cette position du "subir" (Blanchot), c'est-à-dire, la réceptivité, qui pour elle plus tard deviendra emblématique de la passion du Christ.

Car cette expérience de vie a constitué un moment de bascule, préparant le terrain à la rencontre avec Dieu, à la révélation du christianisme.

On pourrait dire qu'elle a œuvré à ce ravalement très inférieur, s'est souhaitée rebut, déchet comme ces rognures de métal, ces balayures jonchant le sol de l'usine.

Cette expérience en usine dont elle en sortira "presque brisée" la "marquera au fer rouge de l'esclavage" et le christianisme représentera pour elle la religion des esclaves.

Simone Weil fut une mystique à l'état d'esclavage.

En septembre 1935, en voyage avec ses parents en Espagne et au Portugal, "l'âme et le corps en morceaux" elle a la révélation d'un lien mystérieux de l'esclave au Christ. Dans un petit port de pêche portugais, le jour de la fête patronale, c'est soir sous la pleine lune, elle est seule et assiste à la procession des femmes de pêcheurs, faisant le tour des berges, portant des cierges et chantant des cantiques, d'une tristesse déchirante. "Rien ne peut en donner une idée, écrit-elle. Je n'ai jamais rien entendu de si poignant sinon le chant des haleurs de la Volga. Là, j'ai eu soudain la certitude que le christianisme est par excellence la religion des esclaves, que des esclaves ne peuvent pas ne pas y adhérer, et moi parmi les autres" (lettre au Père Perrin, 1942).

C'est dans les lettres envoyées au Père Jean Marie Perrin et à Joë Bousquet, qu'elle rencontra sur son lit de douleur, en mars 1942, à Carcassonne (rencontre unique avec le poète paralysé et souffrant suite à une blessure de guerre de 14/18, mais qui se poursuivit dans un échange de lettres) qu'elle affirme son appartenance

christique à partir d'expériences mystiques, extatiques ; et dans un très beau et bref récit mystique intitulé "Le prologue ", début d'un livre qu'elle projetait d'écrire.

L'expérience mystique est indissociable d'un endroit, d'une rencontre, d'une lecture mais ne s'y réduit pas.

Elle est de l'ordre de l'extase, c'est-à-dire, ce qui met en dehors, qui mène à sortir de soi, à s'affranchir des limites du Moi. L'événement s'impose, la surprise est étrangeté. Il ouvre un espace sans limite, sans bord et sans borne, où le Moi se dissout, l'opposition entre le dedans et le dehors s'efface, l'intérieur et l'extérieur ne forme plus qu'un, à l'infini. La perception de l'infini a pour signe et pour ponctuation l'éprouvé. Le mystique est déporté par ce qu'il vit, vers une découverte, vers un Autre, un Autre absolu, Dieu, vers une relation d'amour avec un Dieu caché ("mystique" en grec, veut dire "caché"), comme essentiel, comme Vérité.

La sensation d'ouverture sur l'illimité évoque le "sentiment océanique" de Romain Rolland puisé dans la tradition indienne et décrit dans une lettre à Freud, (en juillet 1927). Freud, très sceptique, se méfie de ce sentiment "qui tend au rétablissement d'un narcissisme illimité" ("Malaise dans la Civilisation") qui pour lui ne pouvait être qu'une manifestation de la pulsion de mort, même s'il ne le dit pas expressément.

Question lancinante de cette dissolution du Moi que Lacan, aborde en se référant à l'Abbé Rousselot et de son livre "Pour l'histoire du problème de l'amour au Moyen-Age" (1908) et qui retraçait le débat de l'époque entre la conception physique et la conception extatique de l'amour.

Schématiquement, la théorie physique pose que l'amour de soi est nécessairement inclus dans tout amour de Dieu, pour autant que celui-ci est identifié au souverain Bien. La théorie extatique pose quant à elle "qu'il faudrait qu'il en ait deux" que l'amour s'adresse à l'Autre en tant que tel et que l'aimant puisse s'oublier, voire se perdre en lui, qu'on puisse aimer en lui autre chose que soi même sous la forme de son "bien".

"Et les théoriciens du Moyen-Age, écrit Lacan ("L'agressivité en psychanalyse") en 1948 montraient une autre pénétration, qui débattaient le problème de l'amour entre les deux pôles d'une théorie "physique" et d'une théorie "extatique", l'une et l'autre impliquant la résorption du *moi* de l'homme, soit par sa réintégration dans un bien universel, soit par l'effusion du sujet vers un objet sans altérité".

Lacan convoque à nouveau l'Abbé à propos de la psychose dans son séminaire III, en 1956, en déclarant qu'on ne peut comprendre les psychoses sans l'éclairage de la théorie médiévale de l'amour et de la mystique : le partenaire délirant de Schreber se nommant Dieu, Lacan oppose un amour situé sur l'axe imaginaire de la relation à un semblable et un amour qui a pour partenaire un Autre absolu. Dans la psychose, la relation à l'Autre absolu et la relation imaginaire sont superposées et dit Lacan "l'amour absolu est en même temps un amour mort", ce que ne témoignent pas les mystiques.

Et, en février 1973, lors de sa conférence à Milan, "Le comble de l'amour de Dieu, ça devrait être de lui dire ..."si c'est ta volonté, damne-moi", c'est-à-dire, exactement le contraire de l'aspiration au souverain bien. Cela veut tout de même dire quelque chose : mise en question de l'idéal du salut, au nom justement de l'amour de l'Autre. C'est à partir de là que nous rentrons dans le champ [...] de ce que devrait être l'amour, si ça avait le moindre sens". Dans cette même conférence, Lacan parle du couple fruiti/uti, soit jouir/utiliser, catégories selon lesquelles s'articule sa pensée sur l'amour et la mystique.

Jouir implique un total dépassement par rapport à une éventuelle utilité, un total désintéressement. Le sujet non seulement ne tire rien de l'objet dont il jouit, mais il est lui-même tiré. Il ne peut y avoir pour lui de récompense, car la jouissance est perte, esclavage, abaissement tendant vers le rien.

Lacan introduit ici la formulation du "pur amour" et de la "supposition impossible" développée par Jacques Le Brun dans son livre « Le pur amour de Platon à Lacan ».

Après sa participation à la guerre d'Espagne, en 1936, avec la colonne Durruti, (qui fut complètement décimée), épuisée par l'anémie, par une brûlure lente à guérir (pendant la guerre d'Espagne, victime de sa maladresse et myopie, elle posa le pied dans une bassine cachée pleine d'huile brûlante), Simone Weil part en Suisse se reposer puis en Italie où les chemins l'amènent irrésistiblement à Assise : "En 1937, écrit elle au Père Perrin dans sa lettre autobiographique, j'ai passé à Assise deux jours merveilleux. Là, étant seule, dans la petite église romane du XIIème siècle de Santa Maria degli Angeli, incomparable merveille de pureté où Saint François a prié bien souvent, quelque chose de plus fort que moi m'a obligée, pour la première fois de ma vie, à me mettre à genoux". Ce fut sa deuxième rencontre avec le Christ.

En 1938, elle passe dix jours à Solesmes pour les offices de Pâques, écrasée par ses maux de tête intenses. Elle assiste à tous les offices de l'Abbaye, transportée par la beauté des chants grégoriens, pourtant, "chaque son me faisait mal comme un coup, écrit-elle ; et un extrême effort d'attention me permettait de sortir hors de cette misérable chair, de la laisser souffrir seule, tassée dans son coin, et de trouver une joie pure et parfaite dans la beauté inouïe du chant et des paroles. Cette expérience m'a permis par analogie de mieux comprendre la possibilité d'aimer l'amour divin à travers le malheur. Il va de soi qu'au cours de ces offices la pensée de la Passion du Christ est entrée en moi une fois pour toutes [...] "ce fut un instant d'arrêt, de contemplation, d'intuition pure, de vide mental, d'acceptation du vide moral. C'est par un de ses instants que l'homme est capable de surnaturel".

Elle rencontre un jeune homme, transfiguré après la communion, beau comme "l'ange Gabriel", sorte de messenger qui lui offre un poème mystique "Love", de George Herbert, contemporain de Shakespeare. Poème qu'elle se récite lorsque la souffrance causée par ses maux de tête culmine et c'est au cours d'une de ses

ré citations, écrit-elle au Père JM Perrin, "que le Christ lui-même est descendu et m'a prise". Poème qu'elle envoie à Joë Bousquet et à qui elle raconte son expérience.

C'est dans ce même état d'esprit, de grâce, qu'elle se récite le Pater qu'elle a traduit en grec, lorsqu'elle travaillait dans les vignes, comme ouvrière agricole en Ardèche en 1941.

C'est au poète (ainsi qu'au Père Perrin) qu'elle confit un de ses moments d'extase, hors du monde, se servant de l'éclosion de l'œuf comme métaphore (utilisée dans le Véda) : l'œuf est le monde, le poussin, l'Amour, l'Amour, Dieu : "quand l'être est sorti, il a encore pour objet ce même monde. Mais il n'est plus dedans. L'espace s'est ouvert et déchiré. L'esprit, quittant le corps misérable abandonné dans un coin, est transporté dans un point hors de l'espace, qui n'est pas un point de vue, d'où il n'y a pas de perspective, d'où ce monde visible est vu réel, sans perspective. L'espace est devenu par rapport à ce qu'il était [...] une infinité à la deuxième, ou plutôt à la troisième puissance. L'instant est immobile. Tout l'espace est rempli, même s'il y a des bruits qui se font entendre, par un silence dense, qui n'est pas une absence de son, qui est un objet positif de sensation, plus positif qu'un son, qui est la parole secrète, la parole d'Amour".

La présence du Christ n'est pas une impression purement subjective pour Simone Weil. Elle a la certitude, une certitude d'origine mystique, en écho aux expériences extatiques, au cours desquels "ayant chaque fois senti, sans y être aucunement préparée, une présence plus personnelle, plus certaine, plus réelle que celle d'un être humain, inaccessible et aux sens et à l'imagination, analogue à l'amour qui transparait à travers le plus tendre sourire d'un être aimé".

De la masse de ses écrits (particulièrement ceux inspirés de la période de Marseille, faite d'un foisonnement extrêmement riche de rencontres intellectuelles et spirituelles, où elle se trouvait réfugiée avec ses parents, et du camp de transit à Casablanca en instance de départ pour New York ; ses derniers cahiers et notes sont écrits à New York et à Londres d'où elle avait espéré servir la France) elle a vécu la plume à la main, écrivant jusqu'à épuisement, il s'agit d'en extraire le suc d'une figuration du pur amour.

Selon Jacques Le Brun, "la perfection de l'amour ne serait-elle pas de s'abandonner à la volonté de Dieu, même si, par impossible, elle me vouait aux peines éternelles de l'enfer" (Le pur amour de Platon à Lacan). Ainsi s'annonce la "supposition impossible", aimer jusqu'à la damnation, "si sans avoir commis de faute grave, je tombais à ma mort au fond de l'enfer, je devrais quand même à Dieu une gratitude infinie" écrit Simone Weil au Père Perrin.

Une des figures du pur amour chez S. Weil est l'absence de Dieu et le malheur, dont le point d'orgue est la Passion et la mort du Christ (non la Résurrection, donc point de salut) conjointement au rien et au vide.

"Dieu a abdiqué en nous donnant l'existence" nous dit Simone Weil (derniers cahiers d'Amérique et de Londres, écrits rassemblées dans « La Cause Surnaturelle »). Par un acte d'abandon, de renoncement, Dieu a créé le monde

laissant place au vide. Dieu consent à s'effacer, à s'absenter, voire à disparaître, comme si la création du monde évacuait Dieu de Dieu, posait Dieu comme vide de Dieu. La création, c'est le néant. Non pas que quelque chose soit créée à partir du vide, mais comment le vide est créé, afin qu'il y ait *lieu* à quelque chose, à un vide primordial. Que le vide soit ! "Dieu a abdiqué sa toute puissance divine et s'est vidé." Là où le monde existe, là Dieu est absent, douloureusement. "Pensée profonde", écrivait Blanchot à son propos.

Cette pensée replace Simone Weil à son insu dans la tradition juive dont elle s'était violemment écartée, souvent mal lue et mal interprétée. Elle ne connaissait certainement pas la pensée d'Isaac Luria, penseur du XVI^{ème} siècle qui interprétant la kabbale reconnaissait dans la création un acte d'abandon de Dieu.

Dieu est présent sous forme d'absence. Pure absence. Ainsi elle peut dire : "le monde, en tant que tout à fait vide de Dieu, est Dieu lui-même " ou encore "L'abandon où Dieu nous laisse, c'est sa manière à lui de nous caresser. Le temps qui est notre unique misère, c'est le contact de sa main. C'est l'abdication par laquelle il nous fait exister". Ce retrait de Dieu, Simone Weil l'appelle la dé-création.

L'absence de Dieu donc est le lieu paradoxal de son amour, à concevoir comme pur amour. Dieu se retire de nous afin que nous puissions l'aimer. Or, nous aussi, nous sommes appelés à nous dé-créer, c'est-à-dire, à se retirer, à renoncer, à se vider, à s'évider corps et âme, à se néantiser, en fait, à n'être rien. "Son stigmate à ce réel, disait Lacan, dans « Le Sinthome », en mars 1976, c'est de ne se relier à rien" A n'être rien, c'est préserver le vide. "Mon Dieu, accordez-moi de devenir rien" s'écrit Simone Weil.

Consentir à la nécessité qui relève de l'ordre des choses et obéir au-delà à la volonté de Dieu, se sont les voies royales qui mènent à la dé-création, au maintien du vide. Et l'une de ces voies royales de Simone Weil, c'est le malheur, cette "pulvérisation de l'âme par la brutalité mécanique des circonstances". Et pour penser le malheur, écrit-elle, toujours dans sa lettre à Joë Bousquet, "il faut le porter dans la chair, enfoncé très avant, comme un clou, et le porter longtemps, afin que la pensée ait le temps de devenir assez forte pour le regarder. Le regarder du dehors étant parvenue à sortir du corps, et même en un sens, de l'âme. Le corps et l'âme restent non seulement transpercés, mais cloués, sur un lieu fixe".

Le corps de Simone Weil est une caisse de résonance aux malheurs du monde, et pour elle le comble du malheur, c'est la Passion du Christ en Croix. Elle pense que c'est dans la mort sur la Croix et non pas dans la Résurrection que culmine l'Incarnation, récusant ainsi l'immortalité. Et c'est à travers un Christ souffrant, décharné, dévêtu et humilié, à travers le silence du Père au cri du Fils, au "Pourquoi m'as-tu abandonné ?" que s'accomplit la dé-création.

Au moment d'embarquer pour New York, Simone Weil confesse au Père Perrin qui lui souhaitait d'arriver à bon port. "Ce que j'appelle bon port, vous savez, c'est la Croix". La pensée de la Passion du Christ est entrée en elle ainsi qu'elle le dit et ne la quitte plus. Simone Weil veut vivre sa passion elle-même, se faire hostie elle-

même au lieu de communier dans l'eucharistie. Ainsi, elle se tient au seuil de l'Eglise, se privant de la communion, la privation constituant un contact plus pur avec Dieu que la participation. Se voulant corps du Christ qui la nourrit et la dévore tout à la fois. Consommer et se consumer, "la partie éternelle de l'âme se nourrit de faim" écrit-elle, aphorisme qu'elle met en acte, sachant très bien que s'affamer, c'est se dévorer.

Le Dieu de Simone Weil serait-il ce "Dieu obscur" (Lacan) affamé de sacrifice humain ? "de chair nue, inerte et sanglante au bord d'un fossé, sans nom dont personne ne sait rien" comme elle l'écrit.

"Au pur amour" de Jacques Le Brun, "l'amour est réel", répondrait Simone Weil (dans sa fameuse lettre à Joë Bousquet), en l'absence de toute réponse, de toute consolation, de toute espérance. Si l'amour est du côté du réel, il est du côté de la rencontre, de l'impossible, de "l'évènement", dirait Michel de Certeau. De l'inexplicable s'est produit, de l'impensable.

Simone Weil a eu la force et le courage de penser l'impensable, de penser le réel de son expérience mystique qu'elle tenta de cerner d'un bord par son travail incessant d'écriture.

Le pur amour chez Simone Weil tendrait à rejoindre cette "lacune initiale" (Blanchot), l'Autre divin, "Dieu est toujours absent de notre amour comme de ce monde, mais présent en secret dans l'amour pur" au prix de sa propre perte, au prix d'un détachement de soi, mené jusqu'à l'anéantissement de soi, jusqu'à la mort absolue.

Quelques jours avant sa mort, elle écrit dans ses notes de Londres,

"L'humilité totale, c'est le consentement à la mort qui fait de nous un néant inerte".

Bibliographie :

- Jacques Le Brun : Le pur amour de Platon à Lacan, Seuil, 2002
- Freud : Correspondance Freud/Romain Rolland, 1923/1936, Histoire de la psychanalyse, Puf
 - Malaise dans la Civilisation, (premier chapitre qui est une réponse à Romain Rolland), 1929, Puf
- Jacques Lacan : L'agressivité en psychanalyse, Ecrits, Seuil 1966
 - Séminaire les Psychoses, 1955/56, Seuil, 1981
 - Séminaire Les Quatre concepts fondamentaux, 1964, Seuil, 1973

- Michel de Certeau : La Fable Mystique XVIe - XVIIe siècle, Gallimard, 1982, Tel, 2007

La Faiblesse de croire, Seuil, 1987, points essais, 2003

- Simone Pétrement : La vie de Simone Weil, Fayard 1997

- Simone Weil : La Pesanteur et la Grâce, Plon, 1947, Pocket, 2008

La Condition Ouvrière, Gallimard, 1951

La Connaissance surnaturelle, 1950

Attente de Dieu, 1966, 2009

Œuvres, Simone Weil, Quarto, Gallimard, 2008 comprenant, lettres au Père Perrin (autobiographie spirituelle) et à Joë Bousquet.

Monique Scheil
le 27/06/09